

**Catherine Heyrendt**

*Newnham College (Cambridge) et Paris III*

## **CARLYLE HISTORIOGRAPHE**

### **De la transgression des règles à la subversion des valeurs**

L'œuvre la plus célèbre de Carlyle est sans doute son histoire de la Révolution française, publiée en 1837, et dont on étudie toujours des extraits de nos jours dans les universités britanniques. Les étudiants en anglais la lisent comme une curiosité littéraire presque fictionnelle, et les historiens la considèrent comme une étrange pièce de musée, ne sachant d'abord trop qu'en faire, et partageant peut-être les sentiments d'Hyppolite Taine qui, lisant Carlyle, croyait se trouver « devant un animal extraordinaire, débris d'une race perdue, sorte de mastodonte, égaré dans un monde qui n'est point fait pour lui » [Taine 3-4]. Cette fascination perplexe face aux écrits historiques de Carlyle a nuï à leur popularité et témoigne d'une manière d'écrire l'histoire novatrice au XIX<sup>e</sup> siècle et toujours déroutante, passionnante et haute en couleurs de nos jours.

L'historiographie de Carlyle étonne, car elle déroge aux règles suivies par les historiens de l'époque, exclusivement préoccupés par les faits et soucieux de préserver une froide distance par rapport aux événements. Il s'agit en premier lieu d'une transgression stylistique, puisqu'il décide, par exemple, de privilégier l'angle biographique, ainsi qu'une approche essentiellement littéraire, l'histoire étant selon lui un « grand poème ». Pour Carlyle, il ne s'agit pas de livrer au lecteur une liste de faits, fût-elle érudite, mais de lui faire revivre les événements, d'où la nécessité de recourir à une stylistique et à une verve littéraire flamboyantes. Cette transgression des règles formelles de l'historiographie se double d'une remise en question des idées reçues, en particulier sur la France, puisque Carlyle accomplit ce qu'aucun historien britannique n'était parvenu à faire jusqu'alors : il réussit à produire — et nous verrons comment — une histoire de la Révolution française acceptable pour

les Français eux-mêmes. La sympathie relative de Carlyle pour le peuple français laisse cependant parfois la place au portrait caricatural d'une France incorrecte, frivole et inférieure à l'Allemagne. Néanmoins, au-delà de cette représentation provocatrice et sans doute plus symbolique que réelle de notre pays, la plus grande subversion effectuée par Carlyle pourrait être celle du temps et de l'espace. En effet, il s'agit souvent pour le penseur écossais d'effacer les frontières européennes et de rapprocher des périodes historiques très éloignées. Son but est de tirer des leçons du passé pour le présent, et de mettre en garde, parfois en la provoquant, la société victorienne. Celle-ci serait en effet affligée selon lui par une subversion inquiétante de valeurs telles que la foi ou le goût du travail bien fait au profit du scepticisme, de l'utilitarisme et du culte de l'argent.

### ***I. Transgression des règles de l'écriture historique***

#### ***Une approche biographique : « The History of the World is but the Biography of Great Men »***

Premièrement, la transgression des règles historiographiques la plus évidente dans les récits de Carlyle est sans doute l'utilisation privilégiée de l'angle biographique. Ses premiers écrits, qui ont contribué à sa formation d'écrivain, sont en effet des essais biographiques sur diverses personnalités françaises telles Montaigne, Montesquieu ou Pascal. Ces articles, exécutés pour l'*Encyclopédie d'Edimbourg* en 1819-1820, permettent au jeune Carlyle, alors âgé de 25 ans, d'échapper à l'enseignement (qu'il n'aime guère) et révèlent un talent pour le détail et pour l'anecdote biographique glorieuse, parfois même légendaire. Au fil de ces essais, Carlyle se constitue ainsi un panthéon personnel de personnages héroïques dont le génie en puissance finit toujours par être révélé au gré des circonstances historiques. Ces « grands hommes », qui préfigurent déjà le culte des héros carlylien,<sup>1</sup> sont presque invariablement des protagonistes importants de l'histoire, en particulier celle de la Révolution française, tels Mirabeau, Danton ou Voltaire.

La biographie se situe ainsi pour Carlyle presque systématiquement aux confins de l'histoire, dont elle est selon lui indissociable. En 1830, il déclare d'ailleurs considérer l'histoire comme une source inépuisable pour le biographe : « l'histoire constitue l'essence d'innombrables biographies », écrit-il [« History is the Essence of innumerable Biographies », « On History »

1. Le « culte des héros » de Carlyle devient plus explicite en 1841, avec la publication de *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*.

212].<sup>2</sup> C'est donc de l'histoire qu'il extrait ses biographies, et c'est également à partir de biographies qu'il compose par la suite son histoire. Onze ans plus tard, Carlyle, devenu historien, explique en effet que ce sont les biographies qui constituent l'essence de l'histoire : « l'histoire du monde n'est rien d'autre que la biographie des grands hommes », déclare-t-il [« The History of the World is but the Biography of Great Men », *On Heroes* 266].

Si les premiers essais de Carlyle sur « Montaigne », « Montesquieu » ou « Pascal » attestent dès 1819 d'un talent pour la mise en scène et l'anecdote prestigieuse, ses essais ultérieurs dénotent un intérêt sans cesse accru pour les acteurs de l'histoire et les historiens ; Carlyle est par exemple fasciné par le rôle et l'œuvre historiques de Mirabeau et de Voltaire. Carlyle finit par décider comme eux de s'essayer à l'histoire, et il écrit en 1833 *Le Collier de la Reine*, récit dont il reconnaît lui-même le caractère expérimental.<sup>3</sup> Cet ouvrage surprend par son caractère littéraire, par la densité des figures de style singulières et aussi surtout par sa construction, fondée principalement sur une succession de biographies. Carlyle doit attendre sa seconde œuvre d'historien, *La Révolution Française*, en 1837, pour connaître un succès franc et immédiat (et la sécurité financière) à l'âge de 42 ans. Ses ouvrages historiques ultérieurs sont généralement considérés comme moins remarquables, qu'il s'agisse des *Lettres et Discours d'Oliver Cromwell*, de son manuscrit *Les Guises*, redécouvert récemment, ou de son histoire de Frédéric le Grand. Dans ce dernier ouvrage négligé par la critique, Carlyle retrace le profil de l'Europe à travers plusieurs siècles, entremêlé à celui du souverain Frédéric de Prusse. Que l'on choisisse d'appeler ce texte histoire biographique ou biographie historique, il est certain que Carlyle le biographe et Carlyle l'historien ne font plus qu'un, comme si le penseur écossais, à la fin de sa vie, avait enfin pu réconcilier ses premières amours biographiques et sa vocation historique plus tardive.

### ***La vocation de Carlyle : l'Histoire, « le plus Grand poème de notre époque »***

On ne peut manquer de s'interroger sur les raisons qui poussent Carlyle à adopter l'histoire pour vocation. Pourquoi, après avoir pratiqué les essais biographiques,<sup>4</sup> le roman de formation,<sup>5</sup> le roman philosophique,<sup>6</sup> la traduction,<sup>7</sup> et la critique littéraire,<sup>8</sup> décide-t-il soudain de devenir historien ?

2. Ma traduction, comme dans toutes les citations anglaises qui suivent.

3. « Some two weeks ago I determined, by way of practicing myself in Narrative, to write a small historico-poetic Piece on the famous Diamond Necklace. Foreign Quarterly Cochrane declines having anything to do with it ; I persist all the more freely for this... », lettre à John Stuart Mill datée du 28 octobre 1833, *Letters to John Stuart Mill*, 76.

4. Carlyle écrit divers essais sur des personnalités françaises des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ainsi qu'une biographie intégrale de Friedrich Schiller (*Life of Schiller*, 1825).

Comment perçoit-il l'histoire et quel type d'historien se veut-il ?

La vocation d'historien de Carlyle est plutôt tardive, puisque c'est à l'âge de 37 ans qu'il décide d'écrire l'histoire de la Révolution. Dans ses lettres à John Stuart Mill, il dit alors considérer l'histoire comme le plus noble des récits, alors que la « fiction », à laquelle il s'était essayé, n'est que faussetés (« falsehood »). La vraie poésie résiderait dans l'histoire, et la tâche la plus noble pour l'homme de lettres serait de faire connaître au public les héros du passé et les leçons de l'histoire. Le choix de la France comme premier sujet peut sembler tout d'abord singulier. Carlyle, élevé dans un milieu calviniste, n'a guère d'affinités avec le catholicisme et, lors de sa première visite à Paris, en 1824, il se déclare choqué par la frivolité qui règne dans ce pays de « fops et de pâtisseries ».<sup>9</sup> Il estime également que la France a été trop parcourue par toutes sortes d'individus vulgaires pour être un digne objet d'études [« France has been so betravelled and beridden and betrodde by all manner of vulgar people that any romance connected with it is entirely gone off ten years ago; the idea of studying it is for me at present altogether out of the question », *The Love Letters* 27]. Pays incorrect donc, auquel il serait presque inconvenant de s'intéresser. Cependant, moins de dix ans plus tard, Carlyle se passionne pour l'histoire française, suivant en cela l'exemple de ses compatriotes écossais — comme Walter Scott — et des romantiques allemands. Ces derniers, qu'il admire énormément, sont en effet fascinés par la Révolution française, qu'ils cherchent désespérément à expliquer.

Carlyle s'inscrit dans leur lignée lorsqu'il estime qu'une compréhension correcte (« right understanding ») de la Révolution est capitale pour le XIX<sup>e</sup> siècle. En 1833, dans une lettre à John Stuart Mill, il déplore l'ignorance des Britanniques et même des Français sur la Révolution, et il exhorte Mill à écrire sur le sujet :

Quant à cette affaire de la Révolution française, je pense que vous devriez vous décider à investir dans ce sujet vos idées et vos acquis de façon plus conséquente que vous ne l'avez jamais fait ; et ce à la première occasion, avec votre plus grande application. C'est vraiment la tâche par excellence de notre époque (une des tâches les plus chagrines, arides et stériles, et pourtant la tâche qui nous est impartie, que nous avons accomplie et que nous sommes en train d'ac-

5. Un des premiers écrits de Carlyle est une œuvre de fiction inachevée, *Wotton Reinfred*, où il relate certaines expériences inspirées de son adolescence et de ses années à l'université d'Édimbourg, qui lui ouvrent les portes d'un nouveau domaine intellectuel.

6. *Sartor Resartus* (1833-1834).

7. Carlyle traduit *Wilhelm Meister* (1824) de Goethe, ainsi que plusieurs traités de mathématiques, en particulier les *Éléments de Géométrie* du Français Legendre (1822).

8. Carlyle écrit surtout sur la littérature allemande (*Specimens of German Romance*, 1827) et tout particulièrement Goethe et Richter (*Miscellaneous Essays*).

9. « This land of fops and pastry-cooks », Lettre à Jane Welsh du 28 octobre 1824, *The Love Letters*, 25.

complir) : c'est dans la Révolution française, et dans sa compréhension correcte, que réside tout le savoir possible qui est important pour nous... ».<sup>10</sup>

L'approche carlylienne de la Révolution se veut d'emblée littéraire, puisque le penseur écossais explique dans la même lettre :

Il me semble souvent que l'Histoire véritable de la Révolution française (cette chose impossible que j'entends par le mot Histoire) constitue le grand Poème de notre Epoque ; et que l'homme qui serait capable de lui rendre totalement justice vaudrait tous les autres écrivains et tous les autres poètes.<sup>11</sup>

### **Carlyle et le souci d'exactitude : des emprunts strictement stylistiques aux œuvres de fiction**

S'il s'agit d'écrire l'histoire à la manière d'un poème, il ne s'agit cependant pas d'inventer ; Carlyle attache une très grande importance à la vérité — tout comme Voltaire, qui rejette la fable et déclare, au sujet de son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, que l'humanité a dicté et que la vérité a joué le rôle du scribe [Stern 35]. Ainsi, pour son *Histoire de la Révolution*, Carlyle demande à Mill, qui réside alors à Paris, divers ouvrages, des cartes géographiques de Seine-et-Marne, et même des enquêtes sur le terrain. L'exactitude des faits importe tant à Carlyle qu'il va même jusqu'à publier, en 1839, un article sur le naufrage du navire *Le Vengeur*, afin de rectifier un détail inexact qui figurait dans son histoire de la Révolution, publiée deux ans plus tôt.<sup>12</sup> Carlyle semble donc avoir opéré la transition historiographique voulue par les romantiques au début du XIX<sup>e</sup> siècle et décrite par l'historien Thierry

10. « As for this business of the French Revolution I think you ought to determine on setting forth your ideas and acquisitions in regard to it at more length than you have ever yet done; and that by your first opportunity, with your best deliberation. It is properly the grand *work* of our era (a most sorrowful, barren and unfruitful work, yet still the work which was laid on us, which we have done and are doing): in this, in the right understanding of this, is involved all possible knowledge important for us; and yet at the present hour our ignorance of it in England is probably as bad as total (for Error is infinitely worse than Ignorance); and in France itself knowledge seems only just beginning », lettre de Carlyle à Mill datant du 24 septembre 1833, *Letters to John Stuart Mill*, 70.

11. « To me, it often seems, as if the right History (that impossible thing I mean by History) of the French Revolution were the grand Poem of our Time ; as if the man who could write the truth of that, were worth all other writers and singers », *Letters to John Stuart Mill*, 70.

12. Carlyle avait décrit, dans son histoire de la Révolution, le naufrage glorieux de ce navire orné de drapeaux tricolores, dont l'équipage avait péri sous le feu de la flotte anglaise en criant « Vive la République ». Or, c'est Barrère qui avait prêté à l'incident ses couleurs républicaines totalement fictives (*Rapport du 21 Messidor*, 9 juillet 1794), afin d'épargner à la Convention l'impopularité d'une défaite militaire. Carlyle explique que cette anecdote, lue dans une mauvaise histoire anglaise de la Révolution (« some worthless English History of the French Revolution »), l'avait fortement marqué dans son enfance, à tel point qu'il n'avait pas songé à la remettre en question lorsqu'il avait écrit sa propre histoire. Pour plus de détails on consultera utilement l'essai de Carlyle intitulé « The Sinking of the *Vengeur* ».

comme un passage du « siècle des idées » au « siècle des faits » [Stern 17].

**Mise en scène et absence de distance : l'historien des passions contre les historiens du fait**

Par son souci de la vérité et son rejet de la fable, Carlyle rejoint l'historiographie dite moderne, mais il s'en démarque par son refus des approches trop systématiquement factuelles. Ainsi, il s'insurge contre les historiens qui collectionnent les faits bruts et se satisfont d'un catalogue de détails. Dans son histoire de Frédéric II, Carlyle crée un personnage fictif, archétype de l'historien du fait, et l'appelle Gelehrte Dummkopf (en allemand l'idiot savant), ce qu'il traduit en anglais par un nom propre, « Dryasdust », en fait un nom composé signifiant littéralement « sec comme la poussière ». <sup>13</sup> Ce personnage revient à intervalles réguliers, chaque fois que Carlyle moqueur se demande quelle aurait été l'approche d'un historien des faits bruts. Carlyle se sert de Dryasdust pour énoncer des détails que lui-même juge modérément intéressants mais qu'il souhaite quand même mentionner. Parfois, il prend même un malin plaisir à livrer les quelques détails ennuyeux que le besogneux Dryasdust aurait relevés, avant de donner au lecteur sa propre version pleine de vie.

Pour Carlyle, le devoir de l'historien est avant tout de retracer l'évolution spirituelle, religieuse, sociale et même littéraire d'une époque. S'il ne goûte guère les histoires de Napoléon ou de l'Écosse écrites par Walter Scott [« Sir Walter Scott » 78], il considère en revanche que les romans de ce dernier, tels *Waverley*, ont l'immense mérite d'avoir montré au public que l'histoire concernait des personnes réelles, et non des entités abstraites ; il écrit :

Ces romans historiques [de Walter Scott] ont appris à tous les hommes cette vérité, qui ressemble à un truisme, et pourtant était pour ainsi dire inconnue des historiens et des autres écrivains jusqu'à ce que Scott la leur apprenne : à savoir que les périodes révolues de ce monde étaient véritablement peuplées d'hommes vivants, et non pas de protocoles, de documents d'État, de controverses et d'abstractions d'hommes. Ce n'étaient point des abstractions, non plus que des diagrammes et des théorèmes... <sup>14</sup>

13. Ce personnage apparaît dès le début de l'ouvrage [*History of Friedrich I*, 18-19], et Carlyle le fait resurgir chaque fois qu'il désire décrire et caricaturer la démarche de « l'historien du fait brut » afin de mieux s'en démarquer.

14. « These Historical Novels [of Walter Scott] have taught all men this truth, which looks like a truism, and yet was as good as unknown to writers of history and other, till so taught : that the bygone ages of the world were actually filled by living men, not by protocols, state-papers, controversies and abstractions of men. Not abstractions were they, not diagrams and theorems; but men, in buff or other coats and breeches, with colour in their cheeks, with passions in their stomach, and the idioms, the vitality of very men » [« Sir Walter Scott » 72].

Afin de rendre l'histoire moins abstraite, une approche littéraire semble indispensable à Carlyle, qui déclare : « le plus grand Shakespeare possible est véritablement l'historien le plus apte que l'on puisse trouver ».<sup>15</sup> Carlyle s'efforce donc d'introduire dans son historiographie des procédés que ne désavoueraient pas les romanciers de l'époque. Trois de ses stratégies me semblent particulièrement frappantes : les portraits systématiquement hauts en couleurs des protagonistes historiques, la mise en scène et l'absence de distance. Ainsi, il traite les acteurs de l'histoire comme de véritables personnages de roman, attachants ou repoussants ; fort des atouts du biographe, Carlyle est capable, en une phrase unique, de dessiner des profils saisissants, qui contribuent à l'atmosphère du récit, captivent le lecteur et introduisent souvent une note d'humour. Par exemple, après avoir décrit le Duc d'Orléans, dont le visage lunaire (« moon-visage ») rayonne depuis son siège au parlement révolutionnaire,<sup>16</sup> Carlyle décrit Robespierre au moyen des adjectifs « greenish-coloured », ou « seagreen », c'est-à-dire verdâtre, ou vert océan ; ces adjectifs, qui reviennent presque chaque fois que Robespierre apparaît, sont associés à d'autres traits frappants et caricaturaux :

Là siège également Robespierre vert de mer ; participant de son poids léger, avec détermination, mais sans résultat encore. C'est un Puritain et un Précisionniste mince et maigre ; il voudrait se débarrasser des formules ; pourtant sa vie, ses actions et son être consistent entièrement en formules.<sup>17</sup>

Carlyle joint à l'art du portrait celui de la mise en scène ; dès ses essais de jeunesse, il se distingue par des fins de paragraphes particulièrement percutantes, un art de la chute dramatique, et des phrases rendues plus vivantes par une gradation ou un rythme ternaire. Cette mise en scène prend tour à tour des allures de tragédie et de comédie, comme l'attestent les termes « comic », « comico-tragic », « melodrama », « farce », « farce-tragedy » ou même « Vaudeville » et « burlesque » employés par Carlyle. Celui-ci semble posséder le don, rare chez les historiens de son époque, de percevoir et d'utiliser les éléments comiques pour frapper l'imagination ou raviver l'intérêt du lecteur. Cette conscience aiguë de l'absurde et du ridicule occasionnels de la

15. « The highest Shakspeare producible is properly the fittest historian producible » [*History of Friedrich I*, 18].

16. « The Left side is also called the d'Orleans side [...]. What can be known and seen is, that his moon-visage does beam forth from that point of space » [*French Revolution I*, 231]. Cet exemple est particulièrement frappant car il est juxtaposé à la description de Robespierre ; notons cependant que la caractérisation du duc d'Orléans comme figure lunaire est récurrente dans l'ouvrage.

17. « There likewise sits seagreen Robespierre; throwing in his light weight, with decision, not yet with effect. A thin lean Puritan and Precisian; he would make away with formulas; yet lives, moves, and has his being, wholly in formulas, of another sort. » [*French Revolution I*, 231].

condition humaine lui permet peut-être également de mieux rendre compte du drame essentiellement humain qu'est l'histoire à ses yeux. La vitalité du récit provient aussi de l'absence de distance : contrairement à Dryasdust, Carlyle tente d'écrire *dans* l'histoire plutôt que *sur* l'histoire, en assemblant des faits et des personnages saisissants, sélectionnés et hiérarchisés de façon subjective plutôt qu'objective. Le critique Richard Garnett résume ainsi les techniques historiographiques de Carlyle :

Alors que les autres historiens cherchaient à mêler délicatement les détails afin de constituer un récit lisse et égal, à la manière dont on fabrique une feuille de papier à partir de chiffons, Carlyle se saisissait des chiffons eux-mêmes et les suspendait tout de bon, gais, sinistres ou tachés de sang, dansant dans l'air ou traînant dans la boue.<sup>18</sup>

Ainsi, le lecteur voit défiler des portraits pittoresques, des scènes de rue frappantes, des débats houleux ainsi que maintes anecdotes rocambolesques, le tout encadré par des titres de chapitres pour le moins elliptiques.<sup>19</sup> On ne peut manquer d'être désorienté, et grâce à cet effet de dé-familiarisation il est possible d'entrer vraiment dans l'histoire et de vivre les bribes d'événements mises en relief par Carlyle.

## **II. Subversion et substitution des idées reçues sur la France**

### ***Vision empathique et novatrice de la Révolution française***

Non content de transgresser les règles stylistiques de l'historiographie, Carlyle remet également en question certaines idées reçues, en particulier sur la Révolution française. Le penseur écossais se démarque de ses contemporains britanniques horrifiés par les violences révolutionnaires, et, sans en approuver les méthodes, il comprend le combat des Sans-Culottes désireux de renverser le régime injuste et corrompu qui les opprime. Au cours d'une scène poignante, on voit une veuve ramassant des orties pour le souper de ses enfants, tandis qu'un aristocrate parfumé allongé dans son salon est en train d'élaborer une méthode pour lui extorquer légalement le tiers de ces orties

18. « While other historians sought to blend details into a smooth equable narrative, as rags are fashioned into a sheet of paper, Carlyle took the rags themselves and hung them forth gay or grimy or blood-stained, dancing in air or trailing in mud » [Garnett 82].

19. Dans *The French Revolution*, en particulier, les titres de chapitre sont rarement éclairants quant à leur contenu exact. Ainsi, on relève des titres fort vagues tels que « L'Humanité » [« Mankind », II, 1, chapitre X], « Ô Nature » [« O Nature », III, 4, chapitre IV] ou « Comme un nuage de tonnerre » [« Like a Thunder-Cloud », III, 5, chapitre V], ou aussi insolites que « Harengs Grillés » [« Grilled Herrings », III, 7, chapitre VI].



[*French Revolution*, I, 239]. Carlyle dresse ainsi le portrait d'une France agonisante, gisant à terre, le pied d'une prostituée sur la gorge — cette prostituée étant la maîtresse du roi, la comtesse du Barry [*French Revolution*, I, 6]. Dans ce même passage, les gens du peuple, souffrant de famine, sont représentés errant sur les routes de France comme autant d'épouvantails efflanqués. Carlyle, fort de ces images, insiste sur l'inéluctabilité du changement, et même sur l'inévitabilité de la violence. Du fait de cette compréhension des souffrances et des motifs des Sans-Culottes, l'histoire de la Révolution française de Carlyle s'avère être l'une des premières versions acceptables pour les Français. Sa recherche de circonstances atténuantes et son invocation de l'inéluctable vont jusqu'à choquer son ami l'historien français Rio,<sup>20</sup> qui estime que le destin seul ne peut être rendu responsable des crimes perpétrés.

Cependant, si Carlyle sait se mettre à la place des révolutionnaires et comprendre leur démarche, une vive désapprobation se mêle à sa compassion. Il déplore la perte de la foi religieuse qui a selon lui précipité la Révolution. Parfois, au fil de son récit, le peuple opprimé et injustement exploité se transforme, en l'espace de quelques pages, en une « horde de sauvages [...] descendus de la montagne »,<sup>21</sup> ou encore en 25 millions d'individus « aux paroles et aux pensées violentes ». <sup>22</sup> Malgré sa compréhension, Carlyle partage donc parfois le point de vue plus choqué et accusateur des historiens britanniques comme Burke. Le jugement duel de Carlyle, entre compassion et désapprobation, finit par modifier les vues du public victorien, et inspire à Dickens son célèbre ouvrage *Tale of Two Cities* ; Carlyle a donc été parmi les premiers à subvertir les idées reçues sur la France, pour les remplacer par une nouvelle perception qui trouve des échos chez la plupart des intellectuels britanniques contemporains et ultérieurs.

### **La France frivole et l'Allemagne vertueuse : deux pôles semi-imaginaires**

L'ambiguïté constante de la posture historiographique de Carlyle face à la France est alimentée par ses propres expériences de Paris, qu'il n'hésite pas à qualifier de « Foire aux Vanités révolutionnaire, imbue d'elle-même, étrange et toujours en ébullition ». <sup>23</sup> Carlyle est particulièrement frappé par ce qu'il

20. Alexis-François Rio (1797-1874), critique d'art et historien français prisé des pré-Raphaelites (Ruskin en particulier) et de maints Victoriens telle George Eliot, fut l'ami et le correspondant de Carlyle.

21. « A flood of savages [...] descended from the mountains » [*French Revolution* I, 236].

22. « In general, may we not say that the French Revolution lies in the heart and head of every violent-speaking, of every violent-thinking French Man? How the Twenty-five Millions of such, in their perplexed combination, acting and counter-acting may give birth to events; which event successively is the cardinal one; and from what point of vision it may best be surveyed: this is a problem » [*French Revolution* I, 224].

appelle « les grimaces, les mimiques superficielles, creuses et absurdes, et le vide intérieur » des Parisiens.<sup>24</sup> Il se déclare de plus atterré par leurs divertissements impies [*Ibid.* 912]<sup>25</sup> et leur « manière d'être ». Il va même jusqu'à tourner en dérision leurs maisons, qui ne sont pas selon lui de vraies maisons mais plutôt un lieu où dormir et s'habiller ; les Français vivent en effet dans les cafés, sur les promenades et dans les théâtres.<sup>26</sup> C'est ainsi que Carlyle perçoit les Français du XIX<sup>e</sup> siècle, et il est souvent tenté de représenter ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle de manière semblable. Carlyle est réprobateur, mais en même temps fasciné, à tel point que l'on peut se demander si pour lui la France ne serait pas le pays des plaisirs défendus.

Quoi qu'il en soit, pour Carlyle ces frasques ne sont pas seulement celles du peuple français, mais aussi celles des historiens français, comme l'atteste cette déclaration qu'il aurait faite en février 1857 :

Cette légèreté tapageuse et ces grimaces sont une caractéristique que l'on ne trouve pas seulement chez les pauvres en France. Regardez leurs écrivains. J'ai ouvert l'*Histoire des Girondins* de Lamartine, et j'ai trouvé que c'était une œuvre romanesque stupide, qui pourtant se réclamait de l'histoire. Cet homme est un caricaturiste grimaçant, un sac vide empli de vent et de flatulences. De l'histoire ! Ce n'est pas de l'histoire du tout. Et c'est là l'homme qui se croyait destiné à devenir l'homme de son époque — le génie présidant la France. Un génie digne de la France actuelle, qui n'est que paroles, grimaces, et manque de sincérité.<sup>27</sup>

Parmi les historiens français, Lamartine n'est pas le seul à ne pas trouver grâce aux yeux de Carlyle ; ainsi, Thiers manquerait d'exactitude et d'éclat,<sup>28</sup> et Guizot serait « un homme aux allures cadavériques », « indécis », ayant commis l'erreur — impardonnable pour Carlyle — de trouver Cromwell hypocrite et de croire en Louis Philippe.<sup>29</sup> Michelet est sans doute le seul

23. « Ever-simmering, quaint, conceited, revolutionary Vanity Fair », Lettre de Carlyle à son frère en date du 3 octobre 1851 [*New Letters* 112]. Il est possible d'y voir une allusion au roman de Thackeray (*Vanity Fair*, 1848-1849), où l'héroïne Becky Sharp est à moitié française et semble le devenir de plus en plus au fur et à mesure de sa déchéance.

24. « Their grimacing, and superficial, empty, nonsensical mimicry, and hollowness » [Knighton 911].

25. Carlyle se déclare presque attristé par les amusements impies des Parisiens qui, un soir de sabbat, s'agitent en poussant des cris d'enthousiasme autour d'une montgolfière sur le champs de Mars.

26. Lettre à Jane Welsh du 28 octobre 1824 [*Love Letters* 25].

27. « This open-mouthed levity and grimacing is a characteristic not of the poor only in France. Look at their writers. I opened Lamartine's "History of the Girondins," and found it a foolish romance, yet professing to be a history. The man is a grimacing caricaturist, an empty windbag, and flatulent. History! It's no history at all. And that's the man that thought he was going to be the man of the age—the presiding genius of France. A genius worthy of the France of the present day, which is all talk, grimace, and insincerity » [Knighton 912].

28. Les références à Thiers sont fréquentes dans les correspondances de Carlyle à son frère, à John Stuart Mill et à Jane Welsh Carlyle.

historien français à ne pas déplaire au penseur écossais, peut-être parce que leurs historiographies présentent des points communs.

Les opinions de Carlyle sur nos ancêtres et nos historiens semblent donc tranchées, souvent négatives, voire systématiques : la France devient vite un pays semi-imaginaire, symbole de tout ce qu'il réproche, à savoir le scepticisme, la frivolité et la luxure. L'Allemagne, à l'inverse, se voit dotée de qualités telles que la foi, la frugalité et le travail. On retrouve ces deux pôles dans l'histoire de Frédéric II, où Carlyle décrit un jeune prince oscillant entre une nature germanique saine et virile, et une influence française pernicieuse,<sup>30</sup> caractérisée par la féminité, les amusements superficiels et les faux-semblants. Sous l'effet du « poison » que constituent la mode, la littérature et la pensée françaises,<sup>31</sup> Frédéric songe même à désertir son pays, avant de revenir à des qualités allemandes de parcimonie et de virilité.<sup>32</sup> La partialité de Carlyle pour l'Allemagne est également évidente en 1871, quand les deux pays se disputent l'Alsace-Lorraine. Carlyle se démarque alors très nettement des historiens et du public britanniques. Ceux-ci plaignent la France, tandis que Carlyle donne historiquement raison à l'Allemagne, écrivant même : « Nulle nation n'a jamais eu pire voisin que l'Allemagne a eu en la France au cours de ces 400 dernières années ; mauvais sous tous rapports ; insolent, vorace, insatiable, inapaisable, et agressif en permanence » [*French German War* 244]. Dans l'histoire selon Carlyle, France et Allemagne se situent donc aux deux extrémités de la chaîne morale, et ce de façon tellement systématique que ces deux pays en deviennent peut-être plus symboliques que réels.

29. Carlyle aurait employé pour décrire Guizot des expressions telles que : « a cadaverous-looking man », « undecided » [Knighton 912].

30. Le futur empereur est selon Carlyle en proie à deux influences : l'une masculine et germanique, et l'autre française et féminine, les Français étant les fils de l'Art et les Allemands ceux de la Nature [*History of Friedrich I*, 326-327, 337].

31. « French Literatures, poisonous elements of thought and practice » [*History of Friedrich II*, 330].

32. Chaque fois que le jeune prince Frédéric se voit sous l'influence française, il déplaît à son père l'empereur, qui enrage de le voir céder à des modes. Sous cette influence néfaste le prince songe même à désertir : abandonnant son uniforme de colonel et vêtu somptueusement à la française [*History of Friedrich II*, 211], il fuit pour échapper à la brutalité de son père. C'est bien sûr en France qu'il songe à trouver refuge, envisageant même de se joindre à l'armée française dans sa campagne d'Italie [*History of Friedrich II*, 261, 318].

### **III. Subvertir pour prévenir la subversion**

#### **De la nécessité d'interpréter l'Histoire**

Carlyle aime bouleverser les techniques de représentation traditionnelles et les idées reçues de l'historiographie, mais ses transgressions les plus profondes et les plus modernes sont sans doute celles qui ont trait au sens même de l'histoire. Il attache en effet beaucoup d'importance à la manière dont l'histoire doit être interprétée, et, prenant son personnage Dryasdust comme exemple type du mauvais historien, il déclare :

Il est effrayant de voir [Dryasdust] être en charge de l'histoire alors que les Shakespeare et les Goethe la négligent. « Interpréter les événements » ; interpréter la Révélation visible universellement et totalement indubitable du Créateur de cet univers : comment Dryasdust peut-il interpréter de telles choses, lui ce sombre lourdaud chaotique, qui ne connaît pas et ne connaîtra jamais la signification de rien de cosmique ou de noble ?<sup>33</sup>

Carlyle, en exigeant une interprétation « cosmique et noble » de l'histoire, répond déjà à des exigences ultérieures de l'historiographie. En effet, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'historien Geoffrey Barraclough insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas simplement pour l'historien de raconter une histoire, mais de faire intervenir un critère de jugement et une perspective, quels qu'ils soient, dans un but constructif.<sup>34</sup> Carlyle remplit déjà ces conditions, en ce sens qu'il ne considère pas l'histoire comme une fin en soi ; au contraire, il propose cette vision du passé dans un de ses textes historiographiques : « L'Histoire est la Lettre d'Instructions que les vieilles générations écrivent et transmettent de manière posthume aux générations nouvelles ».<sup>35</sup>

#### **Transgression spatio-temporelle : « History is the Letter of Instructions »**

Carlyle tente donc de tirer du passé une « Lettre d'Instructions » pour le présent, et pour ce faire il n'hésite pas à transgresser les limites temporelles de l'histoire pour comparer les époques les plus éloignées. Dans *Passé et Présent*,

33. « It is frightful to see [Dryasdust] doing the function of History, and the Shakspeare and the Goethe neglecting it. " Interpreting events;" interpreting the universally visible, entirely indubitable Revelation of the Author of this universe: how can Dryasdust interpret such things, the dark chaotic dullard, who knows the meaning of nothing cosmic or noble, nor ever will know? » [*History of Friedrich I*, 18-19].

34. Les théories de Barraclough sont exposées dans l'ouvrage de Stern (cf. Références bibliographiques).

35. « History is the Letter of Instructions, which the old generations write and posthumously transmit to the new » [« On History again » 91].

par exemple, il décrit une communauté de moines du X<sup>e</sup> siècle afin de l'ériger en modèle possible pour la société victorienne. Pour lui, l'histoire serait universelle, cyclique et douée d'un but. Dès 1829, il souligne le caractère répétitif des révolutions destructrices, dont un exemple hautement illustratif serait la France du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>36</sup> Carlyle attribue aux différentes époques des valeurs très variables, et, s'il partage par exemple l'enthousiasme des Victoriens pour le Moyen Âge, ses condamnations les plus virulentes concernent le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui aurait subverti les valeurs religieuses, morales et sociales. Il estime d'ailleurs que cette période stérile et destructrice ne survivra guère dans la mémoire et dans les livres d'histoire des générations futures. Pourtant, paradoxalement, Carlyle est d'avis que le XIX<sup>e</sup> siècle doit faire l'effort de se la rappeler, afin d'en tirer des leçons et de ne pas commettre les mêmes erreurs. L'histoire de la Révolution française est, dit-il, « une tâche des plus chagrines, arides et stériles, et pourtant [c'est] la tâche qui nous a été impartie, que nous avons accomplie et que nous sommes en train d'accomplir ».<sup>37</sup> Carlyle estime que la Révolution pourrait annoncer des jours meilleurs pour l'Europe en crise, car, malgré des violences condamnables, elle apporte des changements qui pourraient s'avérer salutaires ;<sup>38</sup> cet espoir est ravivé puis déçu par la révolution de 1848.<sup>39</sup> Vers la fin de sa carrière, le penseur écossais, devenu pessimiste, cesse de croire que l'histoire s'achemine vers un progrès pour l'humanité ; en 1857, à l'âge de 61 ans, il prédit que son époque court vers une perte certaine, laquelle sera suivie de révolutions et de mauvais gouvernements qui alterneront en des cycles éternels [Knighton 906].

La transgression de Carlyle dans son historiographie est temporelle, mais aussi spatiale, ou géographique, puisque les comparaisons entre pays européens abondent, par exemple dans *Les Guise*.<sup>40</sup> Il existe toujours une unité de l'histoire européenne chez Carlyle, à tel point que son histoire de Frédéric II est souvent considérée comme une histoire de l'Europe, de la Renaissance au XVIII<sup>e</sup> siècle. Carlyle est d'avis que l'ensemble de l'Europe

36. « Nature cannot afford, above once or twice in the thousand years, to destroy a whole world for purposes of science; but must content itself with destroying one or two kingdoms. The age of Louis XV, so far as it went, seems a highly illustrative experiment » [« Voltaire » 177].

37. « A most sorrowful, barren and unfruitful work, yet still the work which was laid on us, which we have done and are doing », lettre à John Stuart Mill en date du 24 septembre 1833 [Letters to Mill 70].

38. Carlyle confesse ses espoirs déçus dans « Conversations with Carlyle » (« I once thought the Revolution was working itself out to a higher, holier, and better state for things » [Knighton 912-913]), et dans l'article « Louis Philippe » (*The Examiner*, 4 mars 1848).

39. Dans l'article « Louis Philippe », Carlyle exprime la joie profonde — et inattendue — que suscitent en lui les événements français de 1848.

40. Ce manuscrit étant inachevé, les techniques utilisées sont relativement transparentes, et les transitions entre les différentes époques sont plus abruptes qu'elles ne l'auraient sans doute été à la publication.

traverse une crise importante, ayant perdu ses valeurs et ses repères moraux, sociaux, institutionnels et même économiques. Dans cette perspective, la France est perçue comme le pays le plus représentatif de la crise générale, dont elle manifesterait les symptômes les plus évidents. Les Français posséderaient un tempérament colérique et auraient inventé l'« Art de l'insurrection » [*French Revolution* 1, 260] ; par conséquent, ce sont eux qui, les premiers, se livrent à des contestations violentes. Carlyle écrit à John Stuart Mill, en juillet 1833 :

La France est le grand terrain d'essais ; l'homme y est ou y a été mis à nu ; il a fait voler en éclats, dans une certaine mesure, ses menottes d'osier ; et, de manière angélique ou démoniaque, il travaille et se conduit comme un véritable Samson.<sup>41</sup>

La France s'avère donc être le terrain d'essais de l'Europe, « the great scene of Practice », pour reprendre les termes exacts de Carlyle. Elle trouve sa place dans l'historiographie carlylienne à la fois comme modèle et anti-modèle, dont il faut imiter les changements nécessaires mais éviter les méthodes brutales.

Cependant, vers la fin des années 1850, Carlyle semble avoir changé son point de vue historiographique, car il ne considère plus la France comme une pionnière dont l'Europe devrait calmement imiter les réformes. Carlyle désillusionné aurait déclaré en 1857 :

Il fut un temps où je pensais que la Révolution [française] allait s'accomplir en un état de choses plus élevé, plus saint, et meilleur ; mais je vois mon erreur à présent. La France, tout comme l'Angleterre, devra passer par ce baptême de feu et de sang qui nous attend tous, avant que rien de meilleur puisse en résulter.<sup>42</sup>

Carlyle, déçu par les révolutions françaises de 1789 mais aussi de 1848, cesse de faire de la France un modèle (ou un anti-modèle). Dans ses dernières œuvres, notre pays, stylisé, finit par devenir le symbole de la subversion des valeurs, en particulier morales.

41. « France is the great scene of Practice; man is or has been actually thrown bare there ; has burst his withe-manacles in some measure; and demonically or angelically works and demeans himself like a very Samson », lettre du 18 juillet 1833 [*Letters to Mill* 63].

42. « I once thought the [French] Revolution was working itself out to a higher, holier, and better state of things; but I find my mistake now. France, like England, will have to go through the baptism of fire and blood that awaits us all, before anything better can come out of it » [Knighton 912-913].

**Vers une critique de la perte des valeurs dans la société victorienne :  
« Mammonisme » et « Dilettantisme »**

Si Carlyle transgresse donc des frontières spatio-temporelles dans son historiographie, c'est afin d'interpréter l'histoire et d'en tirer des leçons — souvent provocatrices — pour les Victoriens. Dans *Passé et Présent*, Carlyle explique sa démarche en ces termes :

À partir de vieux ouvrages, d'écrits nouveaux et de beaucoup de réflexions qui ne datent pas d'hier, [je] m'efforcerai de sélectionner un élément ou deux ; et à partir du passé, en prenant des chemins détournés, d'illustrer le présent et le futur. Le passé est un fait obscur indubitable : le futur en est un aussi, seulement plus obscur ; et à proprement parler c'est le même fait sous de nouveaux habits et sous une nouvelle forme. Car le présent contient en lui-même l'intégralité du passé et l'intégralité du futur.<sup>43</sup>

Carlyle stipule que son seul rôle consiste à signaler les problèmes existants à ses contemporains, non pas à trouver des solutions, et il se garde bien de prendre parti politiquement.<sup>44</sup> Il fustige « ces deux siècles sans Dieu » que seraient le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup>, et il écrit au sujet de son époque, alors en proie aux insurrections chartistes :

Il n'y a pas de religion, il n'y a pas de Dieu ; l'homme a perdu son âme et recherche en vain un sel antiseptique. En vain : ce n'est pas en tuant des rois, en votant des bills de réforme, en suscitant des Révolutions françaises ou des insurrections à Manchester que l'on trouvera le remède.<sup>45</sup>

Carlyle interprète donc les grandes insurrections de son époque comme autant de tentatives pour remédier à une crise européenne profonde et principalement religieuse. Cette perte de religiosité est en corrélation directe avec deux tendances victorienne que Carlyle critique constamment, à savoir ce qu'il appelle le « Mammonisme » et le « Dilettantisme ». Le « Mammonisme » est le culte de l'argent, encouragé selon lui par l'utilitarisme, qui entraînerait des salaires injustement bas ainsi qu'un taux de chômage exacerbé. Selon Carlyle, le vrai progrès se mesure dans le juste rapport du salaire au travail, et il demande à l'Angleterre victorienne de mieux traiter ses travailleurs<sup>46</sup>, déclarant en 1843 : « Nous avons plus de richesses qu'aucune Nation n'en a

43. « Out of old Books, new Writings, and much meditation not of yesterday, [I] will endeavour to select a thing or two; and from the past, in a circuitous way, illustrate the Present and the Future. The Past is a dim indubitable fact: the Future too is one, only dimmer; nay properly it is the same fact in new dress and development. For the Present holds in it both the whole past and the whole future » [*Past and Present* 42].

44. « Editors are not here, foremost of all, to say How. [...] An Editor's stipulated work is to appraise thee that it must be done » [*Past and Present* 266].

45. « There is no religion, there is no God ; man has lost his soul and vainly seeks anti-septic salt. Vainly : in killing Kings, in passing Reform Bills, in French Revolutions, Manchester insurrections is found no remedy » [*Past and Present* 140].

jamais eu auparavant ; nous en retirons moins de bienfaits qu'aucune Nation ne l'a jamais fait auparavant ». <sup>47</sup> Le « Dilettantisme », par lequel Carlyle entend le « Donothingism » ou l'oisiveté de l'aristocratie [*Past and Present* 152-154], est également perçu comme néfaste. Ces aristocrates oisifs, essentiellement préoccupés selon lui par la chasse à la perdrix, auraient totalement perdu leur rôle historique et devraient être remplacés par un nouveau clergé basé sur le mérite. Les ouvriers sans emploi souffrent du même « sortilège » d'oisiveté, et Carlyle revendique pour eux le droit au travail. <sup>48</sup>

Ainsi, en transgressant les règles historiographiques et en effaçant les frontières du temps et de l'espace pour comparer « passé et présent », Carlyle se livre à une critique provocatrice de la société victorienne. Des valeurs telles que le travail ou simplement l'humanité y auraient été remplacées par l'oisiveté et la cupidité. La transgression historiographique de Carlyle vise à faire réagir la société dans laquelle il vit afin de remédier à la subversion des valeurs. Il s'agit d'enfreindre les conventions historiographiques pour combattre la perte des valeurs, en d'autres termes, de subvertir pour prévenir la subversion.

Pour conclure, je dirai que l'historiographie de Carlyle dérouté souvent le lecteur car elle se place résolument sous le signe du paradoxe. Dans ses écrits, biographie et histoire sont inextricablement mêlées ; jusqu'à l'âge de 35 ans, Carlyle utilise l'histoire comme une source inépuisable de biographies de grands hommes, dont il fait ses héros et qui incarnent les valeurs — souvent proches du calvinisme — chères à ses yeux. À partir de 1833, la situation s'inverse, puisqu'il décide de tisser les biographies entre elles afin d'écrire l'histoire. Les transgressions des règles du genre sont également stylistiques : Carlyle utilise des procédés proches de ceux du roman ou encore du théâtre, de même que des images et des métaphores originales, « poétiquement incorrectes » ou du moins sans précédent dans le domaine de l'écriture historique. Des tableaux saisissants naissent ainsi sous sa plume, alors qu'il se dispense de certaines explications convenues. Il s'agit pour Carlyle d'utiliser les atouts de la fiction, tout en écrivant la plus haute forme de fiction, à savoir la vérité. L'exactitude importe, mais les faits ne doivent pas être une fin en

46. Selon Carlyle, tout travailleur devrait se voir rétribué suffisamment pour pouvoir vivre dans de bonnes conditions — le « sage de Chelsea » se plaint même que les chevaux sont souvent mieux traités que les ouvriers, parce qu'ils sont sûrs d'avoir gîte et nourriture [*Past and Present* 24-25, 27].

47. « We have more riches than any Nation ever had before ; we have less good of them than any Nation ever had before » [*Past and Present* 11].

48. Le premier chapitre de *Past and Present*, en particulier, décrit un pays victime d'un sortilège (« Enchantment ») le condamnant à l'oisiveté et donc au malheur. La notion de travail (« work ») chez Carlyle est vaste puisqu'elle revêt une dimension non seulement économique, mais aussi éthique et religieuse (« true Work is Worship » [*Past and Present* 205]).



eux-mêmes, et Carlyle bouleverse totalement la froide distance historiographique qui avait été de mise jusqu'alors. Tour à tour compatissant, désapprouvateur, et conscient du caractère « tragi-comique » de la Révolution, Carlyle parvient à imposer aux Victoriens une image de la France plus nuancée, voire correcte et acceptable pour les Français eux-mêmes. En même temps, il met en garde contre le modèle et l'anti-modèle que constitue la France, soulignant que les émeutes liées au mouvement chartiste pourraient dégénérer en une nouvelle Révolution.

Pour ce qui est du message de Carlyle, il était sans doute peu bienvenu auprès du public victorien : incorrect de par la transgression des normes de l'écriture historiographique, et incorrect également par sa critique d'une société minée selon lui par l'oisiveté de son aristocratie et par l'inhumanité de son utilitarisme. Mais Carlyle était moins soucieux de plaire que de dénoncer les vérités (navrantes selon lui) de son époque, et, étrangement, la société victorienne, Dickens en tête, a fini par faire sienne une partie du moins de sa pensée. Curieusement, une partie des idées de Carlyle est demeurée déroutante et méconnue, tandis que beaucoup d'autres sont devenues correctes et banales ; pour reprendre les termes de George Eliot, « des idées qui étaient d'une nouveauté saisissante lorsqu'il les mit par écrit pour la première fois sont à présent devenues des lieux communs ».<sup>49</sup>

## BIBLIOGRAPHIE

### I - Œuvres de Thomas Carlyle

#### Correspondances :

*Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill, John Sterling and Robert Browning.* Londres : Adelphi Terrace, 1923.

Carlyle, Jane Welsh and Thomas. *The Love Letters of Thomas Carlyle and Jane Welsh.* Londres : John Lane, The Bodley Head, 1909.

*New Letters of Thomas Carlyle.* Londres et New York : John Lane, The Bodley Head, 1901.

#### Ouvrages :

*The French Revolution, a History.* 1837. Oxford: Oxford University Press, 1989.

*On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History* (1841). In Thomas Carlyle, *Sartor Resartus, Of Heroes and Hero-worship.* Londres : J. M. Dent, 1956 : 237-467.

*History of Friedrich II, called Frederic the Great.* 1858-1865. Londres : Chapman and Hall, 1898.

49. « Ideas which were startling novelties when he first wrote them have now become commonplace » [Eliot 213-215].

*Past and Present*. 1843), New York : New York University Press, 1965.

**Articles :**

- « On the latter stage of the French German War » (1870), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays*. Londres : Chapman and Hall, 1888, volume VII : 242-252.
- « On History » (1830), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays*. Londres : Chapman and Hall, 1888, volume IV : 212-220.
- « On History again » (1833), in Thomas Carlyle, *English and other Critical Essays* (1915). Londres : Dent ; New York : Dutton, 1964 : 91-99.
- « Louis Philippe », *The Examiner*, 4 mars 1848, in Richard Shepherd, *Memoirs of the Life and Writings of Thomas Carlyle*. Londres : W. H. Allen, 1881.
- « The Sinking of the *Vengeur* » (1839), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays of Thomas Carlyle*. Londres : Chapman and Hall, 1888, volume VII : 189-205.
- « Sir Walter Scott » (1838), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays*. Londres : Chapman and Hall, 1888, volume VII : 21-80.
- « Voltaire » (1829), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays*. Londres : Chapman and Hall, 1888, volume II : 120-182.

**II - Sources secondaires :**

- Eliot, George. *Essays of George Eliot*, edited by Thomas Pinney. Londres : Routledge and Kegan Paul, 1963.
- Garnett, Richard. *Life of Thomas Carlyle*. Londres : Robertson, 1887.
- Knighton, Richard. « Conversations with Carlyle », in *Contemporary Review*, XXXIV (juin 1881). Londres : Strahan : 905-920.
- Stern, Fritz. *The Varieties of History from Voltaire to the Present*. 1956. Londres : Macmillan, 1970.
- Taine, Hippolyte. *L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle*. Paris : Germer Baillière, 1864.